

qu'ils s'étaient rendus à Carthage pour y visiter l'arsenal et la frégate cuirassée *Tétuan*, arrivée ces jours derniers de Toulon.

— Le *Courrier de Mostaganem* rend compte d'une triple exécution qui a eu lieu sur l'esplanade de cette ville. Le 6 de ce mois, trois indigènes, nommés Adda-bel-Hadj, Miloud-ouled-el-Arbi-bel-Hadj et Ahmed-Zerouki-ben-Doudou, condamnés pour assassinat et vol sur M. Bonneau et Mme Guiraud, ont subi l'expiation suprême.

A peine le couperet s'était-il abaissé une troisième fois, qu'on a vu, dit ce journal, un vieillard dont la tête grave et sombre trahissait à peine la cruelle souffrance, monter sur l'échafaud, accompagné de quelques indigènes aussi accablés que lui d'une douleur silencieuse. C'était le père de l'un des suppliciés et les parents des autres, qui avaient obtenu de reprendre les corps pour les inhumer dans le cimetière de leur tribu.

On les a vus, sans dire un mot, sans proférer une plainte, sans laisser échapper une larme, chercher dans le panier sanglant la tête qui avait eu leur affection, et se rattacher, selon l'usage, au corps inerte avec des liens faits d'alta ou de feuilles de palmiers nains. Ce travail terminé, ces hommes de bronze ont enveloppé les cadavres dans les linges funéraires et les ont emportés, à dos de mulet, au fond de leurs douars.

— Un chroniqueur à la suite des armées, écrit de Berlin au journal dont il est le correspondant peut-être plus ingénieux que véridique :

On voit naturellement beaucoup de soldats en ce moment. Ce matin j'ai fait la connaissance d'un brigadier du 3^e régiment de la landwehr à cheval, tunique bleu foncé, collet bleu de ciel.

— Eh bien ! lui dis-je, êtes-vous content de partir pour la frontière ?

— Ma fois non. Je suis marié.

— Et vous avez des enfants ?

— J'en ai huit.

— Ah ! grand Dieu ! huit enfants ?

— Cela vous étonne, dit le brigadier ; mais je vous assure, monsieur, que mon ménage est au-dessous de la moyenne.

— Vous plaisantez ?

— Pas le moins du monde. Mon frère a onze enfants, et mon beau frère en a treize ; avec mes huit, cela fait trente deux enfants que nous promènerons le dimanche quand la famille se réunit à la campagne.

— Cela doit être un beau tableau.

— Superbe ! s'écria le brigadier, superbe ! j'adore les enfants ; et vous, monsieur ?

— Moi aussi.

— J'aime beaucoup ma femme, dit le soldat de la landwehr, seulement je me trouve dans une position impossible.

— Racontez-moi cela.

— Volontiers. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis Prussien.

— Parbleu ! votre uniforme me le dit assez.

— Seulement j'ai épousé une autrichienne.

— Mais, dis-je, votre femme, par le seul fait de son mariage, est devenue sujet prussien.

— Oui, devant la loi.

— Eh bien ?

— Eh bien, elle est restée autrichienne par le cœur.

— Ah !

— N'est-ce pas que cela se complice ?

— Suffisamment ; mais continuez.

— Suivez bien mon raisonnement.

— Allez, cher brigadier !

— Ma femme est autrichienne, et mon beau-père habite Vienne. La dot de ma femme n'a pas été considérable. J'ai fait un mariage d'inclination.

— Voilà qui est fort bien, brigadier !

— Seulement les espérances sont énormes, et quand on a huit enfants, vous comprenez.

— C'est très clair.

— Or, continua le brigadier, mon beau-père m'a menacé de me déshériter si je me bats contre les Autrichiens.

— C'est grave !

— N'est-ce pas ? D'un autre côté, si je ne me bats point, je passe devant un conseil de guerre prussien, qui ne plaisante pas.

— Eh bien, comment comptez-vous vous tirer de là ?

— Oh ! c'est bien simple, dit le brigadier. A la première affaire, je me fais casser la tête par une balle autrichienne. J'aurai fait mon devoir de soldat et mon devoir de père, car, moi mort, mon beau-père n'osera jamais déshériter mes petits enfants.

elle dit tout haut ce que même tout bas il ne faudrait pas dire. Jugez si je dus parfois me trouver en péril ; je parcourais, un peu à l'aventure, une contrée où il n'y avait alors de sécurité que pour les casaniers et les silencieux, et je parle d'un temps où j'étais jeune, oiseur et surtout terriblement causeur.

Durant mes jours d'arrêt à Berlin, à Dresde, à Prague et à Breslau, mon premier soin, après celui de la recherche d'un gîte où je pusse bien ou mal m'installer, était de me mettre en rapport d'intimité avec les jeunes gens des écoles, certain à l'avance que, sans nous connaître, eux et moi nous étions déjà en communion d'idée. Je formai donc, dans chacune des villes où je séjournai, grand nombre de liaisons fraternelles, mais passagères, dans lesquelles on s'abandonne d'autant plus vite à l'entraînement des confidences mutuelles, que, se croyant chaque jour à la veille d'un départ qui peut être sans retour, on craint de n'avoir pas le temps de tout se dire.

Partout où voyage un enfant de mon pays, un œil jaloux le suit et le surveille ; une oreille exercée recueille ses paroles, et une bouche perfide les envenime en les répétant. Je savais tout cela ; mais dans les chateaux entretiens de ces jeunes amis d'hier, qui demain se diront adieu, alors que les cœurs s'ouvrent, s'épanchent et confondent, par une généreuse assimilation, les intérêts de l'humanité avec ceux de la patrie, ce qu'on oublie le plus au moment où il faudrait le plus y songer, ce sont ces deux infatigables gâteurs qui n'oublient personne : l'espionnage qui écoute et la trahison qui révèle. Ainsi que mes amis, sur ce point, je manquais toujours de mémoire.

Cependant de graves et douloureux événements venaient de se passer dans un pays presque voisin. Soulèvement formidable, luttés sanglants, et, après la défaite des vaillants insurgés, partout des gibets dressés, partout des exécutions militaires. Au loin, outre-mer, ainsi qu'en Europe, partout aussi l'intérêt pour le peuple vaincu se manifestait par d'énergiques paroles à l'adresse des vainqueurs, par de visibles signes de deuil, et par des hommages publics rendus aux morts. Mais dans les pays limitrophes, cette sympathie, ces cordes, ces regrets, bien que plus ardemment ressentis, il fallait leur imposer silence et les refouler en soi, sous peine d'être considéré comme ennemi et puni comme rebelle.

J'étais à Breslau quand la capitulation de Vilagos livra sans condition, au général Rudiger, l'armée hongroise, forte encore de 22,000 hommes et de 130 canons. Quel frémissement, et comment l'apaisa-t-on ! J'avais trop l'audacieuse franchise de mon âge pour ne pas finir par me compromettre, et le mauvais sort qui frappait sur tant d'autres n'aurait pas manqué de m'atteindre, si quelqu'un n'eût pris soin de détourner le coup dont j'étais menacé. Je parle de mon hôte du faubourg Saint-Nicolas, vieux patriote très-convaincu, très-fidèle à ses convictions, mais que l'expérience préservait des illusions qui égarent aussi bien que des emportements stériles, et qui, de plus, était un sage ami de la jeunesse.

Une après-midi, sous prétexte de promenade hors de la ville, il m'emmena loin, si loin de Breslau, dans la direction de Trebnitz, que, malgré ma réputation méritée de pionnier courageux, la distance parcourue finit par m'inquiéter pour le retour. Ce n'était pas la fatigue prévue qui causait mon inquiétude, mais l'heure avancée. J'avais été convié par mes jeunes amis à une importante conférence politique ; elle devait avoir lieu le soir même au Winter-Garten, — le jardin d'hiver, — l'un des rendez-vous de plaisance de la population wraclavienne.

Comme mon compagnon de promenade, que j'avais déjà maintes fois invité à rebrousser chemin, continuait à s'éloigner de Breslau, je désespérais, si je persistais à le suivre, de pouvoir être exactement rendu à cette réunion où je me sentais appelé par un engagement d'honneur. A bout de patience, je m'arrêtai soudain et je déclarai à l'obstiné marcheur que s'il ne se décidait pas, sans plus tarder, à retourner sur ses pas, j'allais prendre les devants et le laisser tout seul revenir à Breslau. Le bonhomme parut effrayé de ma résolution.

— Vous voulez donc vous perdre ? me dit-il, s'arrêtant à son tour et se tournant vers moi comme pour me barrer la route.

— Me perdre ? répétai-je. Et aussitôt ma pensée se porta sur mes fervents coreligionnaires du Winter-Garten que je me représentais victimes d'une dénonciation. Mon hôte devina où allait ma pensée. Encore que je ne fusse son commensal que de fraîche date, il me connaissait assez bien pour ne pas mettre en doute mon impatience plus vive de rejoindre mes amis, les supposant en péril, et mon parti pris de risquer avec eux la bataille contre l'ennemi commun, dussé-je même, avant de combattre, avoir la certitude de notre défaite.

Il reprit en souriant, afin de me rassurer : — Du calme, mon cher docteur ; modérez votre imagination qui dépasse, je le vois bien, la portée de mes paroles. Par ces mots : « vous perdre », j'ai voulu dire seulement, vous égarer en chemin. Ceci entendu, puisque vous ne voulez pas aller plus avant de ce côté, et que je tiens, moi, à être votre guide jusqu'au bout, engageons-nous dans ce sentier qui tourne à droite, il abrégera de beaucoup notre route.

J'étais sans défiance ; je consentis du

geste : mon hôte passa devant moi, je le suivis.

Le sentier qu'il me fit prendre était étroit et profondément encaissé, comme le lit d'un torrent dans la tranchée d'une montagne. Il descendait, faisait coude, puis remontait pour tourner ensuite et descendre encore ; si bien que, marchant toujours, on ne semblait ni avancer, ni reculer, mais parcourir indéfiniment deux lignes parallèles que séparaient un pli de terrain et qui se rejoignaient à leurs extrémités, par le double coude du sentier. Après un long trajet dans cette voie qui serpentait sans cesse et où il était absolument impossible de se rendre compte du progrès de la marche, l'impatience et l'inquiétude me reprirent ; car, à défaut de renseignements précis sur l'heure qu'il pouvait être, je voyais, à chaque détour du chemin, les ombres de nos corps s'allonger sous les rayons interceptés du soleil couchant.

— C'est donc la route sans fin ? m'écriai-je ; que Dieu vous pardonne de m'avoir conduit par ici ! nous n'arriverons pas ce soir.

Pour toute réponse, mon hôte me montra le sentier qui obliquait une dernière fois en montant, puis j'aperçus la route, et plus loin, dans l'espace, la flèche d'un clocher qui pointait vers le ciel.

— Enfin ! soupirai-je.

Le courage m'était revenu.

Cependant, à mesure que je gravissais cette dernière montée, j'essayais vainement de deviner à quel point de Breslau aboutissait notre chemin. Cette flèche surtout désorientait ma mémoire.

— Non, me disais-je, ce n'est pas celle de *Domkirche* (la cathédrale), car je verrais aussi ses deux tours aux sculptures inachevées ; ce n'est point là non plus *Frauenkirche* (la Notre-Dame dans l'île), puisque nous n'avons pas traversé l'Oder.

C'était à haute voix que je me parlais. J'allais continuer ma revue des monuments sagittés de Breslau, quand mon hôte m'interrompit par ces mots qui me terrifièrent :

— Ne cherchez pas quelle est cette flèche ; vous ne devez pas la connaître, attendu que vous n'êtes jamais venu à Trebnitz.

Ainsi, quand je croyais si bien me rapprocher de Breslau, c'est à Trebnitz que mon guide m'avait conduit !

Cédant au furieux transport que la colère me poussait au cerveau, j'allais, j'en ai honte encore aujourd'hui, faire un mauvais parti au brave homme qu'en ce moment je considérais comme un traître, lorsque la vue d'une fillette et d'un chien errants, grâce à Dieu, ce regrettable mouvement, et changea mon indignation en surprise.

Cette gentille fillette, âgée d'une douzaine d'années, je la connaissais. C'était Silvine, la petite-nièce de mon hôte. Le chien aussi était de ma connaissance, j'oserais même dire de mes amis. Il appartenait à celui que nous appéions le loyal Johann Ostern, l'un des chefs de la jeunesse militante de Breslau, et il répondait au nom de Nüchtern (à jeun), nom que démentait l'embonpoint du gaillard, qui, bien nourri chez lui, était, pour surcroît de pitance, le visiteur assidu des cuisines du voisinage.

Si la rencontre de Silvine m'étonna fort, celle du chien me parut absolument inexplicable. Johann Ostern devait être en ce moment au Winter-Garten ; comment Nüchtern se trouvait-il là, lui qui ne quittait jamais son maître, sinon deux fois chaque jour, à l'heure des repas, pour aller au plus vite rôder autour des tables des voisins, puis s'en revenir prestement au logis ?

« Il faut croire, me dis je bientôt, qu'il y a eu contre ordre et que la réunion est ajournée. » Alors, supposant que Johann se tenait, par malice, caché à quelques pas de l'endroit où nous nous étions arrêtés, je dis à Nüchtern, pour qu'il me désignât la cachette :

— Où est-il, ce maître ? Cherche ! cherche !

Le chien, que j'excitais du geste et de la voix, fit deux fois le tour de Silvine ; puis, se dressant sur ses pattes de derrière, et de celles de devant s'appuyant sur la fillette, il se mit à fouiller du museau dans la poche de son tablier. Malgré les soupirs et les efforts de Silvine pour se débarrasser du chercheur, Nüchtern tint bon, et n'abandonna la poche du tablier que lorsqu'il en eut tiré, à l'aide de ses crocs, un mouchoir à carreaux rouges et bleus. Joyeux de sa conquête, le chien prit son élan du côté de Breslau ; mais, au détour du chemin, déjà la fillette avait rejoint le fuyard et ressaisi à la course un des coins du mouchoir. Alors, chacun tirant de son côté, ce fut entre Silvine et Nüchtern à qui des deux forcerait l'autre à lâcher prise.

La lutte était plaisante, et j'en aurais pu rire si je n'avais deviné autre chose qu'un jeu dans la résistance pour ainsi dire désespérée de Silvine. Ce mouchoir que l'enfant et l'animal se disputaient avec tant d'énergie, je l'avais assez bien entrevu pour apercevoir, courant sur la bordure, l'aigle éplorée de Pologne. Or, un seul à Breslau osait arborer publiquement ce symbole, c'était Johann Ostern : donc ce mouchoir était le sien. Il devint évident pour moi que le fidèle animal n'avait suivi Silvine que pour le lui reprendre et le rapporter à son maître. Mais pourquoi la fillette avait-elle emportée ce mouchoir séducteur ?

Je m'adressais cette question, quand Silvine, à bout de forces, s'écria :

— Grand-oncle, Nüchtern a du sang dans les yeux ; il va me mordre ; je ne peux plus lutter, j'ai peur !

A cet appel au secours, le bonhomme brisa une forte branche du haillier près duquel nous nous étions arrêtés ; il courut au chien et lui porta un coup si violent sur la tête, que le pauvre animal lâcha aussitôt le mouchoir et se roula dans la poussière du chemin en poussant des hurlements de détresse.

— Vous pouviez le tuer ! fis-je observer à mon hôte.

— C'est vrai, me répondit-il, et c'eût été vraiment dommage, car c'est un brave chien ; mais Silvine est épuisée, elle allait lui laisser emporter le mouchoir de Johann, et, ma foi, perte pour perte, mieux vaut la mort d'un chien que celle d'un homme.

Je le pressai de m'expliquer ses inquiétantes paroles, ce qu'il fit à l'instant ; et pendant qu'il me révélait ce qui va suivre, Silvine, désolée des souffrances de Nüchtern, s'était accroupie auprès de lui : d'une main elle soutenait, sa tête qui semblait ne plus pouvoir porter, et, de l'autre main, avec ce mouchoir tant disputé, elle étanchait sa bave sanglante.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 20 juin.

Le marché faible jusqu'à 2 heures a été meilleur ensuite. La rente, ouverte à 62.45, s'est relevée à 62.65. Les affaires sont toujours fort calmes. Il a été demandé à l'escompte 42,000 fr. de rente, 30,000 fr. d'Italien et 750 mobiliers. Les Consolidés anglais ont perdu 1/4 à 86 1/4 à 3/8. L'Italien a monté de 37.90 à 38.70. Le Mobilier reste à 456.25 après avoir fait 465 au plus haut et 432.50 au plus bas. L'Espagnol reste à 206.25. Parmi les chemins, l'Orléans finit à 785, le Nord à 1052.50, le Lyon à 778.75, le Midi à 540, l'Autrichien à 290, le Lombard à 265, Le Saragocse à 110, le Nord d'Espagne à 75. Le Mexicain coté 20 fr. a terme, est à 21 1/2 au comptant. Les obligations ont repris à 182.50. Le comptoir d'escompte est à 671.25, le Transatlantique à 365 et l'Immobilière à 280.

Cours moyen du comptant : 30/06 62.80.

4 1/2 0/0 92.10

Banque de France 3.450.

Crédit Foncier 1,110.

COURS DE LA BOURSE

Du 21 juin 1866.

Cours de ce jour Cours précédent

3 1/2 % 62 65 — 3 1/2 % 62 80

4 1/2 % 92 25 — 4 1/2 % 92 10

COMMERCE

Havre, 20 juin. — Cotons. — Toujours même langueur dans les affaires en cotons disponibles, avec des prix lourds et irréguliers. — A terme la baisse est plus précise. On a fait, hier soir, du Madras juillet à 110 fr. On restait vendeurs dans les mêmes prix aujourd'hui.

Les ventes à quatre heures sont limitées à 453 b.

Laines. — On continué de prendre quelques petits lots Plata pour les besoins courants, et nous notons ainsi 13 b. Buenos-Ayres suit, à 1 fr. 70 ; en outre, il a été traité 82 b. Chili, également en suit, à 2 fr. 10 le kil., et 17 b. laine d'Espagne, lavée, à 5 fr., conditions de vente publique ; mais cette dernière affaire ne figure pas au Bulletin officiel.

Liverpool, mardi. — Ventes, 5,000 b. ; le marché reste faible. On cote toujours 14 d. pour middling Louisiane ; mais on obtient l'Oomrawuttee, à 8 d. 3/4 ; le Bengale, à 6 d.

Liverpool, mercredi. (Dépêche particulière.) Marché toujours calme. Vente probablement 6,000 b. Middling Louisiane, 13 d. 3/4 ; autres cotes sans changement.

Manchester, mardi. — Les affaires ont été calmes la semaine passée, et très calmes hier.

Aujourd'hui, les prix sont plus bas et sans demande.

Au moment où les machines à coudre prennent une extension considérable, nous ne saurions trop engager le public à se méfier des nombreuses contrefaçons qui lui sont offertes sous le nom de machines à coudre de Wheeler et Wilson, de New-York. Ces machines dont la réputation est faite depuis longtemps dans le Nord de la France, sont les seules, on le sait, qui puissent présenter toutes les garanties de perfection et de solidité. Nous croyons devoir rappeler encore qu'elles portent l'estampille de l'agent général Européen de la Compagnie : C. M. MARTOUGEN, 70, BOULEVARD SEBASTOPOL, à Paris.

Toutes les machines à coudre de Wheeler et Wilson SONT GARANTIES PENDANT QUATRE ANS contre tous FRAIS DE RÉPARATION ET D'USURE ; ces garanties spéciales peuvent être exigées par tous ses acheteurs.

Chaque machine doit être pourvue :

D'une double plaque ;

Du guide à ourler, de toutes largeurs ;

Du guide à ganser ;

Du guide droit ;

Du guide à poser les rubans sans batis

Du guide à soutercher ;

1 pierre à Emery ;

Douze aiguilles, un tourne-vis, une burette, deux clefs, un tire-fil et un pied à piquer les ruches.

Il est à remarquer que bien des marchands de contrefaçon offrent cinq ans de garantie, mais sans spécifier quel genre de garantie. Les agents de la Compagnie doivent toujours donner aux acheteurs

L'APPLICATION DE GARANTIE PENDANT QUATRE ANS CONTRE TOUTS FRAIS DE RÉPARATION ET D'USURE.

S'adresser à M. Ch. François, agent général de la Compagnie pour Lille, Roubaix et Tourcoing, à Roubaix, 15, rue du Chemin de Fer, en face du Square.

AVIS.

M. Charles François, représentant de la maison C. M. Martougén, 70, Boulevard Sébastopol, à Paris, agent général de la C^{ie} des machines à coudre américaines de Wheeler et Wilson de New-York, a l'honneur d'informer sa clientèle du département du Nord, que M. Marchand ne fait plus partie de la maison Martougén, depuis le 1^{er} mai.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX

Bulletin de la Séance du 17 juin

Sommes versées par 76 déposants, dont 16 nouveaux. 10,102 —
33 demandes en remboursement. 45,234
Les opérations du mois de juin sont suivies par MM. L. Watine et C. Bourbier directeurs.

EXTRAIT

du Compte-rendu de la dernière assemblée générale annuelle et quinquennale de la Compagnie anglaise d'assurances sur la vie THE GRESHAM

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS

PENDANT LE DERNIER EXERCICE ANNUEL.

Propositions présentées 5,095 pour un capital de 46,451,736
Propositions acceptées 4,806 pour un capital de 42,728,045
Recette totale en primes pendant l'année. 5,097,326 25
Les sommes payées dans l'année, par suite de décès et par suite d'échéance de police, se sont élevées, y compris les additions du capital créées par la participation aux bénéfices. 2,405,313 50
Bénéfices à répartir entre les Assurés et les Actionnaires Fr. 1,875,000 —
Sur lesquels 80 p. 0/0 vont être mis à la disposition des assurés aussitôt après le délai impérieusement nécessaire pour la subdivision des bénéfices entre les polices participantes.

Bilan général au 31 Juillet 1865

CREDIT

Fonds placés en fonds d'Etat, Immeubles et Baux emphytéotiques. 9,354,806 45
Hypothèques sur Immeubles
Nu-Propriétés et avances sur
Propriétés personnelles. 5,001,567 55
Prêts sur polices et parts de
Primes portées. 1,434,278 30
Espèces, portefeuilles, soldes
de Banques et Agences,
Primes en recouvrement. 4,952,303 25
Valeurs des Primes à recevoir
et des réassurances de parts
de risques. 83,110,100
Fr. 105,129,991 55

DÉBIT

Versement sur capital actionnaire. 542,800
Diverses échéances, sinistres et débits à régler. 947,661 15
Valeurs des capitaux assurés et de leurs accroissements. 93,429,875
Valeur des rentes viagères en temporaires à servir Fr. 2,386,325
Fr. 97,306,661 15
Balance prospective Fr. 7,823,330 40
Fr. 105,129,991 55

Par ordre du Conseil :

F. ALLAN CURTIS,
ACTUAIRE ET SECRÉTAIRE.

Londres 27 Décembre 1865.

Par la convention diplomatique intervenue entre la France et l'Angleterre à la suite du traité de commerce, promulgué par décret du 18 mai 1862, inséré au *Moniteur* du 21 mai de la même année, les Compagnies régulièrement constituées en Angleterre sont reconnues autorisées en France. Le *Gresham* se trouve donc, quant à la position légale et quand a la juridiction sur le même pied que les Compagnies françaises.

Les bureaux de la succursale continentale sont transférés dans l'immeuble dont la Compagnie a fait l'acquisition à Paris, 30, rue de Provence, faisant angle sur la rue Laffitte, et portant rue Lafayette n^o 34.
Pour tous renseignements s'adresser chez M. Ch. Goudeman fils, rue Blanchemais.

5903

Les personnes qui désiraient faire traduire ou faire écrire une correspondance en anglais, allemand, hollandais, italien ou espagnol peuvent s'adresser au bureau du *Journal de Roubaix*.

Publication Légale

Convocation de Créanciers

Messieurs les créanciers de la faillite des sieurs RELOF FRÈRES et HERBAUX, ex-négociants associés, à Roubaix, sont informés de nouveau que la vérification des créances aura lieu au tribunal de commerce de Lille, salle des faillites, le 25 juin 1866, à 11 heures du matin.

VARIÉTÉS

SIMPLE RÉCIT D'UN JEUNE MÉDECIN POLONAIS.

Je ne suis pas l'historien qui juge, le moraliste qui enseigne ; je suis conteur, je raconte.

MICHEL MASSON.

1. — A Breslau.

Depuis longtemps l'ordre régnait à Varsovie, et la Hongrie venait d'être pacifiée. Ceci est dit sans autre intention que celle de préciser une date.

Mes études médicales terminées, ma thèse soutenue, et ayant en poche mon diplôme de docteur, je partis de Varsovie, léger d'argent et de bagage, pour faire à petites journées un tour en Allemagne.

La jeunesse recherche la jeunesse ; expansive jusqu'à l'imprudance, trop souvent